

LA COLOMBIE AUJOURD'HUI

vue par la presse colombienne

Coordination :
Denis Rolland et Enrique Uribe Carreño

avec la contribution du journal *El Tiempo*
et de la revue *Semana* (Bogotá)

Etude Junior
Sciences Po Strasbourg

<i>avec</i>	D'Artagnan	et	<i>Rachel Ach</i>
	Mme Breyer		<i>Juan Felipe Arbelaez</i>
	Paul Bromberg		<i>Ina Arefieva</i>
	Ricardo Buitrago		<i>Sébastien Brabant</i>
	Francisco Cajiao		<i>Katharina Braig</i>
	Daniel Caspary		<i>Aude Buclon</i>
	Oscar Collazo		<i>Elena Cejalvo Muñoz</i>
	Jorge Iván Cuervo R.		<i>Julie Dallois</i>
	Harvey Danilo Suarez M.		<i>Emilie Didier</i>
	María Jimena Duzán		<i>Lucile Erb</i>
	Abdón Espinosa Valderrama		<i>Fawzia Farouk</i>
	Carlos Fernandez Delgado		<i>Léna Faure</i>
	M. Frühling		<i>Aude Favre</i>
	Andrés Hurtado García		<i>Marcela Flores</i>
	Gonzalo Garcia		<i>Emmanuel Grolleau</i>
	Luis Garcia		<i>Myriam Guillemain</i>
	Saúl Hernández Bolívar		<i>Anne Haller</i>
	Eduardo Pizarro León Gomez		<i>Nathalie Haller</i>
	Fernando Londono Hoyos		<i>Liora Kahn</i>
	Clara López Obregon		<i>François Kuss</i>
	Pedro Medellín Torres		<i>Elodie Larmet</i>
	A. Michelsen		<i>Tavana Livardjani</i>
	Rafael Nieto Loaiza		<i>Blanca López Arangüena</i>
	Lucy Nieto de Samper		<i>Fanny Lothaire</i>
	Eduardo Posada Carbó		<i>Isabelle Lucchini</i>
	Alfredo Rangel Suarez		<i>Sara Mateos</i>
	Juan Manuel Santos		<i>Guillermo Moreno Rodriguez</i>
	Felipe Ramirez		<i>Audrey Nayrolles</i>
	Marta Lucia Ramirez		<i>Camille Neveux</i>
	Alfredo Rangel Suárez		<i>Cara Noel Noverio</i>
	Marta Ruiz		<i>Mauricio Palma</i>
	Soccoro Ramirez		<i>Anaëlle Patat</i>
	Juan Camilo Restrepo		<i>Wendy Juliana Gomez Puentes</i>
	Álvaro Sierra		<i>Maria Fabia Simone</i>
	Florence Thomas		<i>Emilie Thiry</i>
	Laura Zapata Barrera		<i>Anton Tsygankov</i>
	&		<i>Pedro Vargas Hidalgo</i>
	Carlos Duran Triana		<i>Christiane Wächter</i>
	Alain Lipietz		

et la contribution du journal ***El
Tiempo (Bogotá)***
et de la revue ***Semana***

INTRODUCTION

Que connaît-on en Europe de la Colombie aujourd'hui ?
Pas grand-chose à l'évidence.

Dans le dictionnaire des identités reçues¹, au-delà de quelques noms ayant atteint le rivage des élites cultivées (l'écrivain prix Nobel Gabriel García Márquez ou le sculpteur Fernando Botero au premier plan) ou du public des routes du Tour de France, il y a pour cette « improbable Colombie » au moins quatre « fatalités » : la perception du pays est rarement individualisée ; elle est parfois confondue avec un voisin andin, même pas frontalier ; elle n'est que faiblement associée à un mot-clé, contrairement à nombre d'autres pays d'Amérique latine ; enfin, lorsqu'elle est un peu connue, c'est souvent à travers des stéréotypes moins évasifs que dissuasifs ou répulsifs.

La Colombie est d'abord entraperçue d'Europe dans un tout exotique et indistinct : une Amérique latine représentée de manière globale et réductrice, du Rio Grande à la Patagonie, du Mexique à l'Argentine et au Chili. En miroir, ce serait au moins comme si, dans le cas européen, on confondait sans complexe ou hésitation la Norvège ou la Finlande avec la France ou l'Espagne voire le Maroc sans que cela ne pose problème ! Depuis le XIX^e siècle et l'éveil à l'indépendance de ce sous-continent « latin », l'Europe n'a guère précisé de perception différenciée des anciens empires coloniaux espagnols et portugais d'Amérique. Ainsi, le riche brésilien *fazendeiro* de l'opérette d'Offenbach *La Vie parisienne* (1866)² synthétise bien le regard global projeté de l'Europe sur cet espace : il est fréquemment représenté à la scène avec un *sombrero* mexicain et un vêtement de *gaucho* argentin³ ; sans s'encombrer de « détails », l'important est de « faire » Latino-Américain... Mais il n'est qu'à penser à l'extraordinaire et durable parcours des « erreurs » de dénomination concernant le continent, pour constater que le cas de la Colombie n'est pas particulier : qu'on pense à ces « Indiens » qui n'ont jamais été des Indes (au sens d'Asie) - et pourtant le constat de l'erreur a été fait quelques années seulement après la Découverte -, à cette « Amérique » dont Amerigo Vespucci n'est pas le découvreur ou, enfin, à l'exceptionnel succès de cette « latinité » inventée en France comme un concept d'expansion culturelle dans les années 1840 pour évoquer le sous-continent « orphelin » des métropole coloniales ibériques...

1. L'expression est de Jean-Paul Deler, dans un excellent article introductif de la *Géographie Universelle, Amérique latine*, Paris, Hachette-Reclus, 1991, pp. 247-263.

2. Livret d'Henri Meilhac et de Ludovic Halévy. C'est l'œuvre d'Offenbach qui eut le plus de succès en France et elle a été beaucoup représentée ailleurs en Europe.

3. Le cinéma populaire n'a pas cessé de reproduire ces stéréotypes globalisants : ainsi, dans , on montre d'abord pour cadrer l'espace de destination des personnages portant des *sombreros* mexicains, puis le héros s'embarque dans un avion d'*Aerolineas Argentinas*, avant de montrer des personnages en déguisement andin, de type bolivien, le *pancho* faisant alors le Latino-Américain »...

Fait aggravant, lorsqu'elle n'est pas complètement méconnue, la Colombie est en outre parfois et publiquement confondue avec la Bolivie, y compris au plus haut niveau des hiérarchies politiques occidentales. L'ignorance jointe à la relative similitude phonique semblent plus en cause que le fait d'être, avec la Bolivie, l'un des rares pays du monde dont le nom actuel a été conçu au XIX^e siècle à partir du patronyme d'un « héros » régional éponyme¹. Sans nécessairement faire appel à certaines confusions officielles nord-américaines, avérées mais suspectes à convoquer en France, rappelons que Charles de Gaulle lui-même, sans doute mal informé ou préparé, lors de sa grande tournée en Amérique latine, salua à la stupéfaction de son auditoire à Bogotá à la fin de septembre 1964 « le grand peuple indien de la cordillère des Andes »²...

Troisième « fatalité », le Mexique est volontiers associé au Aztèques ou à des révolutionnaires chapeautés, le Panamá au Canal, le Pérou aux Incas, le Venezuela à son pétrole (avant de l'être à son président), le Brésil au football, au carnaval ou à des plages célèbres : dans ces typologies ultra simplificatrices, « la Colombie n'apparaît guère, sauf peut-être au moment du café »!³ Et la fatalité de la désincarnation ne cesse pas là : sauf pour les voyageurs ayant atterri à l'aéroport de Bogotá ou y ayant visité l'extraordinaire Musée de l'or de la capitale, le pays a même été dépossédé dans l'imaginaire européen du mythe d'*Eldorado*, plus volontiers associé désormais à une Amazonie, mais à une Amazonie rattachée seulement, dans nos conceptions très réductrices, au Brésil...

Enfin, le pays est surtout perçu de l'extérieur à travers des stéréotypes, non dénués de fondements, mais extrêmement occultants : violence et drogue, bien sûr, au premier plan. Certes, inscrite dans l'histoire nationale, la « culture de la violence » est effrayante et ses conséquences incalculables ; certes l'existence d'une économie non officielle puissante et prospère, avec ses effets maffieux et spéculatifs, est plus que jamais inquiétante. Mais ces deux mots ou maux empêchent toute perception d'une « normalité » éventuelle. Et la représentation commune de la Colombie en Europe aujourd'hui tient à un savant amalgame, variable en fonction de l'actualité, où priment des mots comme « drogue », « mouvements armés », « conflit », « contrôle territorial » voire, dans le meilleur des cas, « démocratie incomplète » ou « instabilité politique »⁴ supposée... Nous ne sommes jamais très éloignés des caricatures d'Hergé et de ses *Picaros*...

1. Le mot a été inventé vers 1806 par F. de Miranda, précurseur de l'indépendance régionale, désignant alors l'ensemble de l'Amérique espagnole. Le *libertador* Bolívar souhaitait l'union de la Nouvelle-Grenade et du Venezuela et, le 17 décembre 1819 au congrès d'Angostura, la République de Colombie fut ainsi proclamée (incluant aussi le département de Quito, ville libérée seulement en 1822) : cette « Grande Colombie » réunissant le Panamá, l'Equateur, la Colombie et le Venezuela actuels éclata du vivant de Bolívar, lorsque le Venezuela fit sécession fin 1829 et que l'Equateur suivit en 1830.

2. Seul autre Président français en exercice, François Mitterrand s'est rendu en Colombie en 1989.

3. Jean-Paul Deler, art. cité, p. 247. La Colombie était encore à la transition des XX^e et XXI^e siècles le 2^e exportateur mondial de café, le café étant alors le 1^{er} produit d'exportation national et la source de la moitié au moins des recettes du commerce extérieur.

4. Elisée Reclus évoquait déjà au début des années 1890 « l'équilibre instable » de l'Etat colombien (*Géographie Universelle*, vol. XVIII, Paris, Hachette, 1893, p.399).

Cette représentation a ses conséquences pratiques : n'apparaissant déjà pas (comme malheureusement beaucoup d'autres en Amérique latine) comme une destination « sérieuse », la Colombie est considérée en France comme une destination dangereuse¹. Il y a cependant pire, avec la représentation du pays à partir d'Internet : là où on ne l'attendait pas nécessairement, la pornographie sous ses pires formes a su s'accaparer le devant d'une partie de la scène. Que le lecteur à la recherche, par exemple, de documentaires vidéos inscrive « Colombie » ou « *Colombia* » dans sa liste de téléchargements : l'exotisme du mot aidant sans doute, il sera horrifié à un point ayant peu de comparaison ailleurs dans la géographie de la toile en Amérique latine...

Si l'on revient à des considérations plus classiques, comment alors « enseigner » la Colombie ? Comment le faire s'il n'existe pas sur le sujet, en français de synthèse ou de manuel pour « enseigner la Colombie » ? A l'exception d'une *Histoire de la Colombie*² qu'avec Joëlle Chassin nous avons, comme éditeur, publié il y a de nombreuses années, il n'existe pour ce pays, en français, ni *Géographie* (qui sait en France que c'est l'unique pays d'Amérique du Sud à disposer de deux façades océaniques, à la charnière de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud ?), ni *Ethnologie*, ni *Economie* (la Colombie à l'économie diversifiée est pourtant volontiers classée depuis la fin du XX^e siècle parmi les « nouveaux pays industriels ou NPI », ni *Introduction à la politique*³... Difficile dans ces conditions de faire diminuer la méconnaissance.

Que sais-je ?

Ce livre a donc un objectif et une méthodologie simples : fournir à un public francophone curieux un matériau documentaire de base et, si possible, une matière à penser diversifiée. Et, pour ce faire, afin de dépasser nos stéréotypes européens, ouvrir sur une autre perception, celle de la Colombie des Colombiens, « nation malgré elle »⁴ : donner la parole à de nombreux journalistes, politiques ou universitaires d'un pays se réclamant de Bolívar, s'exprimant librement dans les colonnes d'opinion de leur presse nationale. Ainsi, certains écueils pouvaient assez facilement être évités : notamment ne pas se laisser déborder par le spectaculaire de la violence ou de certaines situations particulières très visibles dans les médias français⁵, lesquels, sinon, n'évoquent presque jamais la Colombie ; garder des distances raisonnables vis-à-vis de l'autre pôle d'attraction, la lutte autour du trafic de drogue ; ne pas succomber non plus à l'irénisme que l'amateur de Colombie - et il est rare que ce pays aux paysages extraordinairement variés ne séduise pas le voyageur - tient aussi à diffuser.

1. J'ai lutté – parfois en vain – pour que des accords de coopération inter-universitaire ne soient pas fermés, en dépit de l'excellent niveau des institutions colombiennes partenaires.

2. Jean-Pierre Minaudier, *Histoire de la Colombie*, Paris, L'Harmattan, 1997.

3. Le beau livre de Daniel Pécaut. (*L'Ordre et la Violence*, Paris, EHESS, 1987) est déjà ancien.

4. David Bushnell, *Colombia, Una Nación a pesar de sí misma*, Bogotá, Planeta, 1996.

5. Le cas d'Ingrid Betancourt étant le plus connu et largement médiatisé en France, il n'est dès lors qu'effleuré ici, sans bien sûr être dévalorisé ou dédramatisé.

Nous souhaitons, avec ce livre,

- donner un regard sur une périphérie très méconnue du modèle occidental ;
- tenter de fournir quelques éléments de réflexion à ceux qui disent que ce pays est globalement « dangereux » ou « infréquentable », ou, dans un tout autre domaine, qu'il « a des élites mais pas ou trop peu d'Etat » ;
- donner quelques clés pour comprendre un pays dont on oublie trop souvent qu'il est, comme presque partout ailleurs sur le continent, une démocratie, même incomplète ou imparfaite. Comme l'écrit un des participants à cet ouvrage, « le principe de toute démocratie est simple : la minorité politique doit un jour pouvoir devenir majorité » - et c'est peut-être là que le bât blesse pour la Colombie. Mais l'Amérique latine a montré ces dernières années nombre d'exemples où des minorités sont devenues, selon des modalités extrêmement diverses, des majorités électorales : Mexique, du PRI au PAN mais pas encore au PRD ; Venezuela de Hugo Chávez, du coup d'Etat à l'accession démocratique au pouvoir ; Chili, des héritiers de Pinochet à la gauche restaurée de Marcelo Lagos puis Michelle Bachelet ; Uruguay passé à gauche avec Tabaré Vázquez ; Brésil aussi et antérieurement, avec l'arrivée au pouvoir de Luis Ignacio Lula et du Parti des Travailleurs ; Equateur et, bien sûr, Bolivie, avec la Présidence d'Evo Morales et des rumeurs qui paraissent d'un autre âge en ces temps de néolibéralisme dominant et pratiquement incontesté : tentative de nationalisation des hydrocarbures, de terres agricoles...
- essayer d'évoquer l'économie réellement dynamique et diversifiée d'un pays qui suscite parfois l'envie des voisins vénézuéliens (pourtant forts d'une énorme manne pétrolière) ; un pays qui connaît cependant aussi une forte émigration, *brain drain* certes, mais aussi émigration politique ponctuelle et, plus récemment, émigration économique : maçons colombiens et personnels domestiques commencent ainsi à concurrencer ou remplacer dans certains pays d'Europe occidentale les Portugais ou Espagnols...
- permettre aussi de mieux discerner les enjeux du fort tropisme nord-américain d'une partie des élites au pouvoir, les conduisant non seulement à accepter l'aide des Etats-Unis dans la lutte contre le trafic de drogue (le visiteur étranger est un peu surpris d'entrevoir sur l'aéroport civil de la capitale des avions militaires, parfois à l'immatriculation étoilée) mais à entrer, formellement et tôt, dans le processus d'intégration économique proposé par Washington, cette Zone de Libre Echange des Amériques, proposition multilatérale devenue série de négociations bilatérales. La Colombie fut le seul pays d'Amérique latine à envoyer des soldats aux côtés des Etats-Unis en Corée ; elle abrita en 1952 la première école de formation contre la guérilla d'Amérique latine ; le pays fut une terre d'élection de l'Alliance pour le Progrès, initiative de l'administration Kennedy demeurée embryonnaire ; les présidents Bush et Uribe se sont enfin déjà rencontrés dix fois entre 2002 et début 2007¹, manifestant (au-delà de

1. Avant la seconde visite en mars 2007 de George W. Bush (7 heures), seuls deux autres Présidents des Etats-Unis avaient visité Bogotá, John F. Kennedy (13 heures) en 1961 en provenance du

quelques mécontentements circonstanciels) une coopération politique, stratégique et financière assez régulière...

Parce que ce livre est issu de la collaboration de deux séminaires de l'Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg, de leurs enseignants et étudiants respectifs, il a eu une autre perspective : proposer à des étudiants de qualité un objectif concret d'évaluation. Une expérience que j'ai déjà menée à de nombreuses reprises et déjà deux fois dans le cadre de Sciences Po-Strasbourg¹. Mais, conscient de mon peu de compétence concernant ce pays complexe, conscient aussi de l'impossibilité de faire écrire par des étudiants, même de grande qualité, des textes garantissant un minimum de pertinence sur un sujet difficile piégé par les stéréotypes et par l'information tronquée voire la désinformation, une voie plus simple, « balisée », a été privilégiée : demander aux étudiants de choisir eux-mêmes des textes déjà écrits et publiés *en Colombie* dans un support jugé sérieux (pas impartial !), les traduire², les présenter, les commenter puis entrer en contact avec leur auteur et, si possible, obtenir de ce dernier un entretien complémentaire.

Pourquoi dès lors choisir un quotidien, actuellement le plus grand et l'un des plus anciens du pays, *El Tiempo* ? Et, pour l'essentiel, ses colonnes d'« opinion » ou, comme l'on a connu en France, les pages « Horizons, Débats » ?

On pourrait certes objecter qu'*El Tiempo* tient lieu, peu ou prou, de quotidien « gouvernemental ». Ce n'est pas totalement faux : peut-être même certains pseudonymes utilisés dans les colonnes d'opinion dissimulent-ils mal un proche du pouvoir. *El Tiempo* fait en partie figure de voix officielle. La vieille famille colombienne, Santos, qui a déjà donné plus d'un homme d'Etat au pays, voit sa jeune génération très impliquée dans le gouvernement depuis dix ans (avec notamment un vice-président et un ministre). Et, on en convient bien volontiers, quelques chroniqueurs ont ici un point de vue tout à fait discutable sur certains sujets (l'article qui suit permet d'y voir un peu plus clair dans ce maquis fort mal connu à l'extérieur de la presse colombienne).

Mais ces considérations, sans être nécessairement inexactes, sont assurément réductrices : ne pourrait-on pas écrire, en France, des choses similaires d'un quotidien aussi honorable que *Le Monde*, même s'il donne la

Venezuela et Ronald W. Reagan (5 heures), en 1982 en provenance du Brésil et en direction du Costa Rica... Six Présidents nord-américains se sont déplacés en Colombie depuis la création des deux Etats. Les Présidents Uribe et Bush se sont toutefois rencontrés 10 fois depuis 2002.

1. *L'Espagne et la Guerre du Golfe*, d'Aznar à Zapatero, Paris, L'Harmattan, 2005. *Une vie d'Afghanistan*, entretiens avec Zalmai Haqani, Paris, L'Harmattan, 2006.

2. Il est évident que cette traduction a été longue et complexe, les étudiants n'étant ni linguistes ni, qui plus est, formés à la traduction. Et nombre d'entre eux sont étrangers... D'une manière générale, dans la révision en plusieurs phases entreprise avec Joëlle Chassin, l'esprit du texte a été privilégié plutôt que la lettre, en tentant de tenir compte notamment des différences de style entre l'espagnol de Colombie et le français. Des erreurs sont évidemment possibles mais nous espérons au moins n'avoir jamais trahi les auteurs.

parole à toutes sortes d'officiels ou d'extrêmes. Quoi qu'on puisse en penser, *El Tiempo*, comme *Le Monde* (même si la comparaison mériterait nuances et limites), est le média quotidien écrit qui entre le mieux au cœur des élites ; et qui véhicule aussi pour l'essentiel leurs idées, sur un spectre assez large toutefois. Et les tribunes d'opinion incluent incontestablement des points de vue très différents.

Le choix des articles est celui des étudiants : le livre qui suit ne peut donc prétendre ni à la représentativité politique ou thématique, ni à aucune exhaustivité. L'enseignant-chercheur qui en a encadré la préparation et la mise en forme a donné quelques lignes directrices : mais il a laissé la plus grande autonomie aux étudiants, organisant le produit fini autour de cinq axes simples : la vie politique d'abord (le présidentielisme et ses oppositions) ; le conflit intérieur ; la vie économique ; les questions sociales et culturelles ; enfin les relations internationales.

On cherchera donc en vain pour cet ouvrage une spécialisation disciplinaire : si les « relations internationales » existaient dans le système universitaire français, on pourrait peut-être l'étiqueter ainsi. Peu importe en fait : si les articles qui suivent et les commentaires, notes ou tableaux qui les accompagnent éclairent certains aspects méconnus voire égratignent quelques stéréotypes, s'ils apportent quelques vues nouvelles, ouvrent certaines perspectives éclairantes et contribuent à des réflexions mieux nourries ou étayées sur cette « improbable Colombie » au « territoire cloisonné », au « métissage nuancé »¹ et au cœur qui ne bat pas toujours jusque dans l'ensemble du corps national, alors le temps investi par l'équipe aura trouvé son utilité².

L'introduction de ce livre serait enfin incomplète sans un quintuple et chaleureux remerciement : aux auteurs des articles, au journal *El Tiempo* qui, pour l'essentiel, a permis de les reproduire, aux étudiants qui ont préparé la traduction et les commentaires, à leur enseignant d'espagnol, Colombien de l'exil, qui a contribué à l'accompagnement de ce projet (et qui en fait logiquement la conclusion), enfin à l'institution qui a permis et à qui j'ai parfois fait « supporter » ce type d'exercice.

Denis Rolland

IEP-Université Robert Schuman
Centre d'histoire, Sciences Po
Institut Universitaire de France

1. Expressions de Jean-Paul Deler, art. cité.

2. Il a fallu près de trois ans pour aboutir à un produit *a priori* digne d'édition, dont presque une année de révisions indispensables. Si certains articles peuvent apparaître ponctuellement un peu « anciens », là se trouve l'explication, l'organisateur ayant préféré multiplier les relectures, avec la complicité vigilante de Joëlle Chassin, et donner au lecteur un livre nettoyé du maximum de scories.

